

Eh bien, si l'idée de Béranger avait été suivie, si les épreuves du Dictionnaire avaient été affichées dans toutes les communes de France, il n'est pas un paysan picard, pas un habitant du pays de Bray, de la vallée de la Bresle, qui n'eût très bien indiqué, ce que je crois être, la véritable origine de ce mot; en voulez-vous la preuve? écoutez :

Un habitant, des bords de la Bresle, quelque peu éduqué, me parlant des pluies de ces derniers mois, me disait : — Tout le pays est couvert de *raques*.

— Qu'entendez-vous, lui dis-je, par des *raques*?

— Les *raques*, c'est de la boue; *racaille* en vient.

Ce trait d'érudition me confondit; l'idée du chansonnier me revint alors en mémoire. Mais le mot *raques* existait-il réellement? Aucun dictionnaire français ne l'indique. Je cherchai dans les vocabulaires locaux. MM. Édelestand et Alfred Duméril ne le donnent pas dans leur *Dictionnaire du patois normand*. Louis du Bois, continué par Julien Travers, ne le donne pas davantage; d'autres encore ne l'ont pas. Dans mon embarras, j'écrivis à un de mes amis, originaire des confins de la Picardie, lequel me répondit : « Certainement nous connaissons le mot *raques*, il ne s'emploie qu'au pluriel et signifie *les boues*; notre pays est, en effet, la région classique des boues : nos marais et nos tourbières en sont cause. Mais puisque vous vous intéressez à nos *raques*, je dois vous dire encore que les bourniers chez nous s'appellent des *raquets*. Avant les drainages et les dessèchements qu'on y a pratiqués il arrivait souvent que dans nos prairies des bestiaux demeuraient embourbés, *inraqués*, comme on disait. Le gardien des prairies communales, pour demander du secours, cornait alors un certain air, nommé *Vaque inraquée*; je l'ai entendu cent fois dans ma jeunesse, on y courait comme au tocsin.

» En Picardie on dit aussi *raquer* pour *cracher*. »

Cette lettre, je vous prie, ne donne-t-elle pas cent fois raison au poète populaire? Je me rappelai tout de suite en la lisant que dans le pays de Caux, d'où ma famille est originaire, on dit *arraquer* pour *embourber* : une voiture *arraquée*. Je me rappelai également que, dans le même pays de Caux, cracher avec violence se dit non pas *raquer*, mais *requer*.

Je continuai cependant mes recherches dans les dictionnaires locaux et me procurai l'un des plus récents et des meilleurs, le *Glossaire de la vallée d'Yères*, par A. Delboulle, professeur au lycée du Havre, publié en 1876. Celui-là n'a pas oublié le mot *raques*, boues, ni le mot *raquer*, cracher.

Chose singulière, du Bois continué par Travers, Métivier dans son *Dictionnaire franco-normand ou Recueil des mots particuliers au dialecte de Guernesey*, MM. Duméril, qui ne donnent pas *raques*, donnent son diminutif *raquillon*.

RAQUILLON, s. m. (dit Métivier). Rebut, crachat, trognon de pomme ou de poire.

Raquillon s'applique à une chose qui a été mâ-

chée et *recrachée*; de là *raquillon de poire* ou de pomme. On dit même un *raquillon de foin* pour désigner un petit tampon de mauvais foin mâchonné, puis recraché par les bestiaux.

Ce seul exemple suffira, je pense, à montrer combien serait féconde et pratique l'idée de Béranger pour la rédaction du Dictionnaire de l'Académie dont il eût voulu faire, disait-il, un *Dictionnaire national*, l'Académie, en cette entreprise, ayant surtout pour rôle de tenir la plume.

EUGÈNE NOEL.

L'A PEU PRÈS.

Posséder à peu près l'aisance, se sentir à peu près heureux, c'est assez, c'est beaucoup, si l'on songe à ce que la plupart des hommes ont à supporter de misères et d'épreuves. Mais il est d'autres biens où nous ne saurions nous contenter de l'à peu près. Nous voulons être estimés, nous voulons être aimés plus qu'à peu près, et nous serions coupables envers nous-mêmes si nous n'admirions qu'à peu près tout ce qui est beau, bon, vrai, les grandes vertus, les nobles actions, les chefs-d'œuvre des arts, les merveilles des sciences, les scènes charmantes ou sublimes de la nature. Plus l'âme s'élève, moins l'à peu près lui suffit, et elle est aussi de moins en moins dans la nécessité de s'en satisfaire.

ÉD. CHARTON.

LE CENTENAIRE

DE LA DÉCOUVERTE DES AÉROSTATS.

5 juin 1883.

C'est le 5 juin 1783, il y a un siècle, que les frères Joseph et Étienne de Montgolfier⁽¹⁾ exécutèrent la première expérience publique de l'ascension d'un aérostat dans l'atmosphère. L'opération eut lieu à Annonay, en présence des membres de l'assemblée des états particuliers du Vivarais.

« On vit, non sans un grand étonnement, un globe creux de 35 pieds de diamètre, fait en toile et en papier, et pesant 450 livres, parcourir en l'air plus de 1200 toises, en s'élevant à une hauteur considérable. »⁽²⁾

Nous ne retracerons pas ici l'histoire souvent écrite de l'aéronautique à ses débuts, mais nous signalerons, à propos du centième anniversaire de cette découverte mémorable, quelques faits peu

(1) Ces deux frères avaient une famille très nombreuse; leurs père et mère avaient eu dix-sept enfants : ils avaient donc quinze frères et sœurs.

(2) *Rapport fait à l'Académie des sciences sur la machine aérostatique de MM. de Montgolfier*, par MM. Leroy, Tillet, Brisson, Cadet, Lavoisier, Bossut, de Condorcet, et Desmarest. *Mémoires de l'Académie des sciences*. 1783. Hist., p. 5.

connus qui montreront l'impression extraordinaire que l'apparition des ballons produisit à Paris et dans le monde civilisé tout entier.

Le 27 août 1783, on vit s'élever au Champ de Mars, à Paris, le premier aérostat à gaz hydrogène, construit par le physicien Charles et les frères Robert, le 19 septembre de la même année, MM. de Montgolfier faisaient partir à Versailles, en présence du roi, de la famille royale, de toute la cour, et de cent trente mille spectateurs, une machine aérostatique à air chaud de 7 pieds de hauteur sur 41 de diamètre, soutenant une cage dans laquelle on avait placé un mouton, un canard et un coq. L'idée de s'élever dans l'atmosphère paraissait si contraire aux lois de la physique, que l'on voulait s'assurer si des êtres vivants pourraient supporter

les effets de l'ascension. Cependant on construisait rue de Montreuil, au faubourg Saint-Antoine, une montgolfière que Pilâtre de Rozier et le marquis d'Arlandes allaient gonfler pour exécuter le premier voyage aérien; d'autre part, on terminait la confection d'un aérostat à gaz hydrogène dans lequel Charles et Robert devaient entreprendre une ascension dans le jardin des Tuileries.

Pendant que ces préparatifs s'exécutaient, les esprits étaient surexcités au delà de tout ce que l'on peut imaginer; tout le monde voulait gonfler de petits ballons, préparer du gaz hydrogène, que l'on appelait alors l'*air inflammable*; le *Journal de Paris* ne parlait que des expériences aérostatiques; on vendait chez les marchands d'estampes des gravures qui représentaient les premières expériences

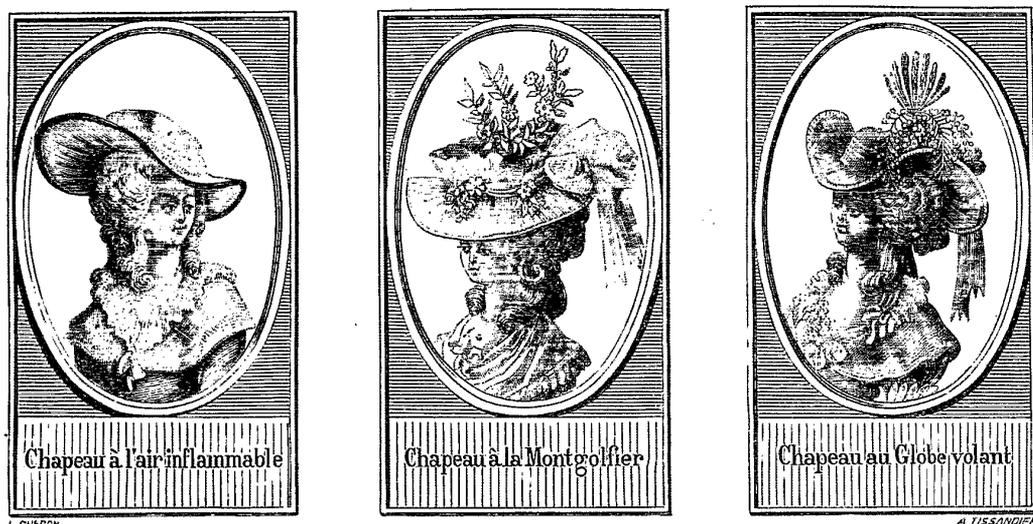


FIG. 1. — Coiffures de dames en 1783, d'après une estampe de C.-L. Desrais. (Collection de M. Gaston Tissandier.)
Dessin de M. Albert Tissandier.

d'Annonay, du Champ de Mars et de Versailles, et le public se disputait une petite brochure dans laquelle un auteur anonyme avait fait raconter au mouton, au canard et au coq leurs impressions de voyage aérien.

« On reprochait aux habitants de cette contrée, dit le Coq, de n'avoir rien inventé. Eh bien, la plus magnifique des inventions sera due à un Français. Je m'enorgueillis de cet honneur, moi, né parmi eux, moi qui réveille les sçavants, moi l'oiseau de la France; et je vais entonner mon chant éclatant pour annoncer sa gloire à tout l'univers. »⁽¹⁾

Quand Pilâtre de Rozier et le marquis d'Arlandes se furent élevés du jardin de la Muette, le 21 novembre 1783; quand Charles et Robert eurent exécuté leur départ aérien dans le jardin des Tuileries, le 1^{er} décembre de la même année, l'enthousiasme fut à son comble; la foule qui assistait à ces ascensions était si émue que les yeux des spectateurs se mouillaient de larmes; et les tours de Notre-Dame « étaient couvertes d'observateurs et

de curieux. »⁽¹⁾ Lorsque Pilâtre de Rozier revint à terre, on s'arracha l'habit qu'il avait laissé dans la galerie de son ballon, pour s'en partager les morceaux, que l'on emporta comme des reliques. Le nom des premiers voyageurs aériens était dans toutes les bouches, et celui des frères Montgolfier était acclamé dans le monde entier.

On ne parlait que de ballons, on ne se préoccupait que de questions aérostatiques; la mode elle-même empruntait à l'art nouveau des termes qu'elle s'appropriait. Les gravures de l'époque nous représentent notamment des chapeaux de dames à la *Montgolfier* et d'élégantes coiffures à l'*air inflammable* ou au *globe volant*. On voyait chez les marchands de faïence des assiettes de Rouen, de Lille, de Nevers, de Moustiers, où les ballons étaient représentés; des montgolfières étaient dessinées partout, sur les éventails, sur les bonbonnières, sur les tabatières, mis en relief sur les montres, et jusque sur les boutons d'habit. Les portraits des inventeurs de l'art aérostatique et des premiers

⁽¹⁾ *Le Mouton, le Canard et le Coq*, fable dialoguée par M. C... Se trouve à Paris. Hardouin, libraire; 1783.

⁽¹⁾ *Description des expériences aérostatiques de MM. de Montgolfier*, par Faujas de Saint-Fond, t. II, p. 87.

voyageurs aériens étaient magnifiquement gravés, et d'innombrables estampes se publiaient de toutes parts, pour célébrer les événements de l'art nouveau.

Les gravures que nous publions reproduisent quelques-uns de ces spécimens que l'art empruntait à l'aérostation naissante, à une époque où l'on attendait de ces ballons tant vantés une révolution industrielle. Les figures de mode (fig. 1) sont dessinées d'après une estampe due au crayon de

C.-J. Desrais; l'éventail est reproduit d'après un des objets de la collection aérostatique que nous avons formée, mon frère et moi. Cet éventail (fig. 2) style Louis XVI doit avoir été confectionné à la fin de l'année 1783; le motif du milieu, fort élégamment peint à la gouache, est agrémenté de deux aérostats, à droite et à gauche : ils représentent la montgolfière dont nous avons parlé et qui emporta dans les airs un mouton, un canard et un coq, le 19 septembre 1783. Les globes aériens à air chaud

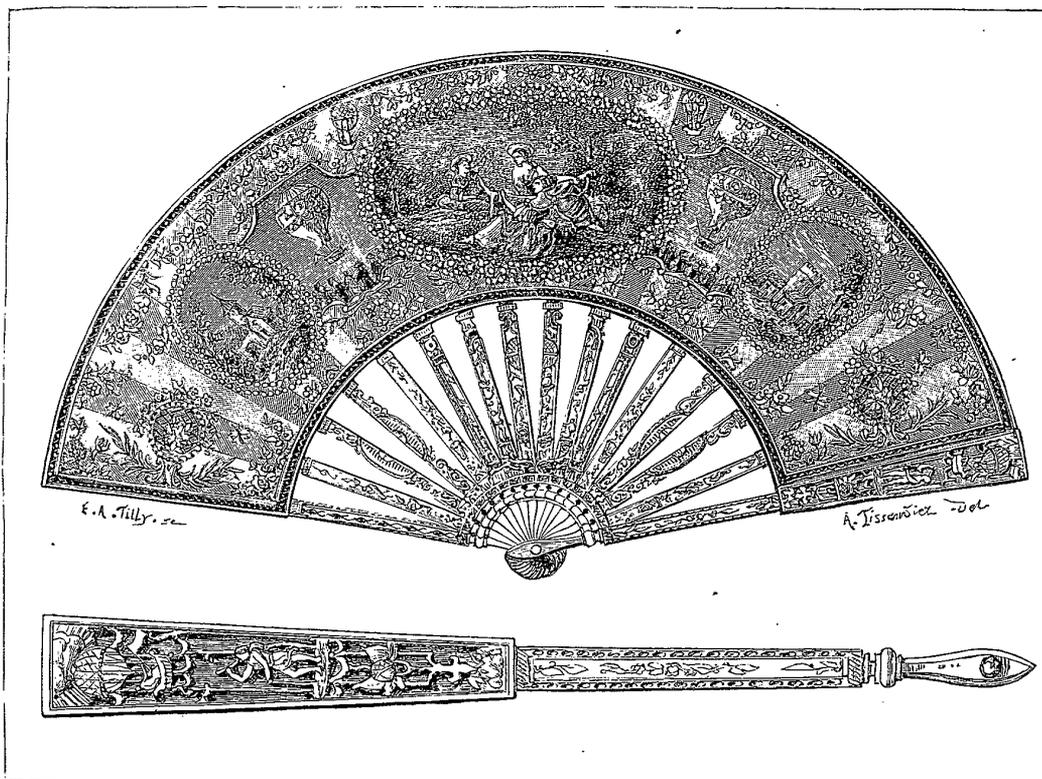


FIG. 2. — Éventail Louis XVI de 1783, avec ballons peints en écussons et sculptés sur le manche et la monture d'ivoire. (Collection de M. Gaston Tissandier.) — Dessin de M. Albert Tissandier.

étaient alors richement ornés, et la montgolfière dont il est question était entièrement peinte, à fond d'azur, avec le chiffre du roi tracé en or. D'autres ballons sont finement sculptés sur le manche de l'éventail et sur sa monture; celle-ci est véritablement ciselée, et ornée de délicates dorures.

Nous possédons dans notre collection douze éventails analogues à celui dont nous reproduisons l'aspect; deux pendules en marbre blanc et cuivre doré figurant le ballon des Tuileries du 1^{er} décembre 1783; vingt bonbonnières à ballon; une magnifique tasse en pâte tendre de Sèvres, avec la descente de Charles et Robert dans la prairie de Nesles; deux tasses en porcelaine de Clignancourt; plus de cent assiettes de faïence *au ballon*; une montre, des breloques, des bagues, des broches et des médaillons avec ballons; des toiles peintes à ballon; des boutons d'habit, des boutons de porte, avec montgolfières sur émail ou en relief;

plus de quatre cents gravures anciennes et plus de cent cinquante volumes et brochures se rattachant à l'origine de la découverte des frères Montgolfier. — Nous ne faisons pas cette énumération pour satisfaire l'amour-propre du collectionneur, mais pour bien montrer le retentissement inouï des premières expériences aérostatiques.

Il y a un siècle que ce mouvement prodigieux s'est produit, et l'on attend encore la véritable navigation aérienne, c'est-à-dire la direction des aérostats, que l'on espérait dès le début. La solution de ce grand problème, il n'en faut pas douter, sera résolue, et l'air au milieu duquel on est emporté par les aérostats sera rendu navigable comme l'Océan, par les navires aériens de l'avenir. Quoi qu'il en soit, les ballons, dus au génie des Montgolfier, n'en doivent pas moins être considérés, quand bien même ils resteraient ce qu'ils sont aujourd'hui, comme une des plus brillantes conquêtes de

la physique. Ils rendent de grands services à la science en faisant mieux connaître l'atmosphère et les phénomènes qui s'y accomplissent; ils prêtent enfin un utile concours à la patrie à l'heure des cruelles nécessités de la guerre : le ballon captif de Fleurus, comme les aérostats messagers du siège de Paris, ne seront jamais oubliés dans notre histoire nationale.

Rendons hommage, en 1883, à la mémoire des inventeurs des aérostats et des premiers navigateurs aériens.

GASTON TISSANDIER.

—>@<—

DOUCEUR, BIENFAISANCE

DANS L'EXERCICE DE LA MÉDECINE.

Être doux et bon envers les malades, devrait-il être besoin de le conseiller? Pindare mettait les douces paroles en tête des quatre moyens de guérison qu'employait Esculape, les autres consistant dans les boissons salutaires, les médicaments et le fer tranchant (*Pythique III*).

Cependant, même après tant de siècles de progrès dans la science, la brusquerie des manières n'est encore que trop commune parmi les médecins de nos jours... Cette sensibilité de l'âme, c'est l'humanité, c'est la bienfaisance. L'humanité et la bienfaisance sont par excellence les vertus du médecin, et le bonheur qui s'attache à l'exercice de ces vertus est sa plus douce récompense. J'ajoute qu'il y gagne encore un heureux apprentissage de morale. La sensibilité active et secourable, qui vous fait prendre part aux souffrances d'autrui, qui vous initie à leurs causes les plus secrètes; qui vous donne le spectacle, ici du plus noble courage, là des terreurs les plus pusillanimes; qui vous montre chez le pauvre, chez le paysan, la misère assise de côté de la maladie, et tant d'autres tristesses du drame social; qui aussi, par compensation, vous procure la joie de sentir couler sur vos mains, ne fût-ce qu'un jour, les larmes de la reconnaissance : tout cela élève l'esprit, agrandit le cœur et dispose aux bonnes actions. C'est une remarque à faire que la classe inférieure manque souvent de déférence pour le médecin; si l'on pénètre au fond de ce sentiment, on reconnaît qu'il a sa source dans la défiance. Le pauvre commence par douter de l'intérêt qu'on va lui porter; si vous lui parlez d'un peu haut, il entre tout de suite en révolte, devient exigeant. Parlez-lui doucement, amicalement; n'ayez l'air de regarder ni son taubis, ni ses habits de travail, il s'en montrera profondément touché. Ces deux états extrêmes sont surtout marqués chez les femmes d'ouvriers, et quand c'est le bon sentiment qui parle, elles ont mille manières délicates de l'exprimer. Je me souviens d'avoir donné des soins, pendant le siège de Paris, à une pauvre famille de réfugiés de la banlieue. Deux cas de variole grave s'y étaient

heureusement terminés. Un jour, toute la nichée, homme, femme; enfants, fait irruption dans mon cabinet; une petite fille poussée par sa mère se détache du groupe et vient m'offrir un sac noué avec des faveurs roses. Intrigué, j'ouvre ce sac, et qu'y trouvé-je? une douzaine bien comptée de pommes de terre! Songez qu'on manquait de pain.

La bienfaisance est à la portée de tout le monde, mais le médecin a plus que personne l'occasion et le moyen de la pratiquer. Il sait où trouver la pauvreté; il a un rôle actif dans toutes les institutions charitables. Quand sa bourse est incapable de largesses, il a toujours la ressource de son art. On ne peut exiger de tous les médecins de soigner indifféremment riches et pauvres; mais je voudrais que, dans les plus hautes positions, on ne repoussât jamais un pauvre venant demander un simple conseil. Ceci s'écarte fort de l'article 5 du § 10 de ce *Code of Medical Ethics* de l'Association américaine, qui interdit au médecin riche de donner des consultations gratuites, parce que ce serait faire tort à ses confrères. On devrait croire l'humanité supérieure à la confraternité. Affaire de mœurs. N'écoutez pas ce précepte et faites-vous honneur d'y désobéir. Que ce supplément d'occupations ne soit pas au détriment de la clientèle ordinaire; qu'il n'ait pas lieu, par exemple, à l'heure habituelle des consultations, on le comprend; mais on peut toujours, entre le matin et le soir, trouver quelques instants pour une bonne action; on saurait les trouver pour une mauvaise, ou pour un plaisir. Le plus occupé des médecins de son temps, c'est le nommer, donnait des consultations gratuites le dimanche et recevait des pauvres presque tous les matins avant sa première sortie. Chomel, qui n'avait pas à cet égard d'habitudes aussi régulières, ne refusait jamais d'aller visiter un pauvre à son domicile, pour peu qu'il lui fût désigné par une famille ou par un confrère. Dans une circonstance particulière, appelé par le médecin ordinaire auprès de pauvres gens, il se rendit une dizaine de fois, avec une ponctualité exemplaire, aux consultations, restant longtemps près du malade, attentif à ses maux comme il devait l'être à ceux de son royal client; et quand le moment fut venu de lui offrir des honoraires, que la famille tenait tout prêts, il ne voulut pas les recevoir. (1)

—>@<—

CONDORCET.

Marie-Jean-Antoine-Nicolas Caritat, marquis de Condorcet, né le 17 septembre 1743, à Ribemont, en Picardie, était fils d'un officier qui mourut jeune. L'éducation de l'enfant fut dirigée par M^{me} de Con-

(1) Extrait d'un ouvrage nouveau intitulé *les Médecins* (D^r Dechambre). — Voy. dans le *Dictionnaire encyclopédique de médecine* une anecdote sur Récamier.